

*Mélanie.* J'écris sur un cahier à couverture bleue. Ce n'est pas un journal. C'est un cahier. Cent pages, à petits carreaux. Je veux dire ce que j'ai vu, de peur de l'oublier plus tard. Un jour, lorsque je serai vieille. Je les avais déjà aperçus dans l'immeuble. Je sais qu'ils vivent là-haut au septième étage dans la petite chambre de bonne. Je les ai croisés un matin, ils ne m'ont pas vue. Ils ne voient que leur amour, personne d'autre. Par hasard, je les ai retrouvés à la fête foraine qui s'était installée sur la Grand-Place pour l'été. Ils ne sont pas d'ici. Ils

viennent se cacher ici. Ils étaient arrêtés devant le manège. Ils sont entrés, serrés l'un contre l'autre. La lourde porte de fer se referme sur eux. Ils sont à l'intérieur. Sur les parois du cylindre noir sont dessinés des rectangles de la taille d'une porte qui indiquent la place réservée à chacun. Ils sont seuls, ils s'appuient dans les marques, le dos à la paroi. Au-dessus d'eux on voit le ciel et tout autour du boyau on distingue, penchés sur eux, les visages des gens qui veulent voir. C'est là que je suis, je ne les quitte pas des yeux.

L'attente est interminable, c'est elle qui donne la peur. Ils observent autour d'eux, le ventre un peu noué. Puis ils ne se quittent plus des yeux, le tonneau commence à tourner lentement, et plus vite. Ils sont les yeux dans les yeux, encore plus vite, ils doivent commencer à sentir l'oppression,

ils tournent comme des fous, terrassés, épinglés à la paroi comme deux papillons. C'est elle, les bras en croix, qui remonte sa main vers lui. Cela semble si lourd à porter. Il voit son geste et amène son bras vers elle. Au moment où leurs doigts se touchent, le plancher s'effondre sous leurs pieds. Ce doit être une sensation formidable d'être ainsi collés au mur, suspendus... Ils se sourient, ils rient, je lis sur leurs lèvres qu'ils disent je t'aime, malgré nous. Moi et les autres spectateurs de leur amour, nous n'existons pas. Le tonneau ralentit, le plancher se rapproche, ils se posent en douceur. Ils sortent, silencieux, grisés. Je les suis, je ne peux rien faire d'autre. Ils s'offrent une saucisse frites, très grasse, suivie d'une gaufre. Ils font tous les manèges de la fête, ils ont environ trente ans, il y a sans doute des années qu'ils n'ont pas fait ça, il a fallu leur rencontre

pour qu'ils retrouvent le goût du jeu, des bouffées d'enfance tournent autour d'eux. L'amour leur a rendu l'enfance. Je suis sûre qu'elle ne les quittera plus. Main dans la main, ils se perdent dans la foule, s'éloignent, disparaissent. La chambre du septième les attend. Ils savent tous leurs regards. Dès le premier jour sans le savoir. Ni lui ni elle. Leurs yeux se trouvaient toujours sans se chercher. Sans vouloir se séduire, simplement de se sentir bien ensemble. Les autres s'enfonçaient dans l'ombre, elle revenait toujours vers son sourire. Et il lui souriait. Sans vouloir la séduire.

Jusqu'à ce jour-là. Où ils se sont dit tous les deux que c'était possible. Peut-être... Avant, elle n'aurait pas osé le penser. Elle le rêvait. Elle le rêvait la nuit. Toutes les nuits. Chaque fois elle allait un peu plus loin. Chaque fois jusqu'à leur amour. Tous

les jours elle regardait ses mains à lui. Si belles, si larges... Est-ce qu'elles gardaient le souvenir de ces rêves ?

Ils sont partis un matin, la DS était garée en bas de la rue. L'homme emportait la femme avec lui. Je me suis demandé comment il était possible d'être aussi beaux. Je ne les ai jamais revus. Ils continuent à vivre ailleurs, en marge de ma vie, ils ne m'en voudront certainement pas, dans les années qui viennent, de me les raconter, de les inventer un petit peu. Bien sûr que non, ils ne seront pas fâchés, puisqu'ils s'en fichent. Je les ai croisés un jour mais ils ne m'ont pas vue.

J'ai épousé Paul deux ou trois mois plus tard. Paul est professeur d'histoire. Pour notre voyage de noces, nous avons visité le musée de l'Homme à Paris.

Parfaitement. Je m'en foutais un peu des

vieilles momies. Je voulais juste qu'il me prenne la main, qu'il me regarde, moi... Tout le premier étage, j'ai essayé de l'embrasser dans le cou lorsqu'il s'arrêtait, il me repoussait gentiment comme on chasse une mouche. Un voyage de noces au musée de l'Homme. Et il faisait chaud, j'avais mal aux pieds. À la fin je tenais mes chaussures à la main, des escarpins tout neufs, je l'attendais en regardant par les fenêtres les amoureux dans les jardins du Trocadéro. J'aurais voulu me mettre sous un jet d'eau. Que c'est long de visiter tous ces milliers d'années. Puis, dans le métro, il y avait des affiches qui annonçaient la foire du Trône, j'ai guetté du côté de Paul, il était penché sur le guide de Paris. On allait sans doute encore voir de belles choses. Nous nous aimions bien, normalement. Assez pour faire Jean-Baptiste.